

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 51, Number 1, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104309ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104309ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1983). Pages de journal. *Assurances*, 51(1), 142-153.
<https://doi.org/10.7202/1104309ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

Nice, 20 mars 1980

142

La valeur des œuvres d'art canadiennes augmente considérablement depuis deux ou trois ans, avec l'existence d'un marché et la dépréciation de la monnaie. J'ai demandé au propriétaire de la Galerie Saint-Denis, M. Roux, de faire le relevé de ma collection. Certains prix sont assez surprenants. Dans la plupart des cas, ils sont absolument hors de proportion du coût original.



À M. Gilles Roux, je disais : « Ma collection est tout simple. Elle ne comprend pas les artistes les plus en vue comme Riopelle, Pellan et Lemieux ; mais je l'ai constituée avec le plaisir d'acheter ce qui me plaisait dans le cadre de mes moyens ». Il a réagi immédiatement. « Elle est bien, je vous assure. Si vous me demandiez de la vendre, je n'aurais aucune difficulté ». Il n'en est pas question, lui ai-je répondu. Je n'ai pas acheté pour spéculer, mais simplement pour avoir ce qui me plaisait et ce que mes moyens me permettaient. En toute simplicité, j'admets cependant que j'aurais pu avoir des œuvres de peintres comme Adrien Hébert, Jean-Paul Lemieux et même Pellan et Riopelle, à une époque où ils étaient encore abordables.

*** a déclaré à M. Hubbard, l'auteur du catalogue de sa collection, que mon frère Marcel lui avait donné d'excellents conseils. Cela lui avait permis de s'orienter dès le début vers des œuvres de qualité. J'aurais sans doute dû faire de même ; mais à l'époque, si je gagnais assez pour vivre agréablement, je devais faire des économies pour asseoir mon affaire d'assurance solidement et pour payer ma maison d'Outremont : problèmes dont *** n'avait pas à se préoccuper.



Dans le monde occidental, périodiquement on discute avec passion la question de la peine de mort. Presque partout, elle a disparu. On a gardé comme châtiment suprême l'emprisonnement à vie qui, après un certain nombre d'années, donne lieu à ce que l'on appelle une « libération

sous condition ». Ainsi, on punit celui qui a commis un crime contre la société, en lui laissant l'occasion de se racheter par une conduite exemplaire. Si les choses se passent ainsi et si, par la suite, il n'y a pas de récidive, au point de vue strictement humanitaire, on aura eu raison puisqu'on aura évité de supprimer une vie. Je ne veux pas dire ici ce que je pense de la question dans son ensemble. Je veux simplement citer un dialogue imaginé par Jean Dutourd entre Socrate et M. Dupont, dans son livre *Le Bonheur et autres idées*.

Socrate : Dois-je entendre que tu réclames l'abolition de la peine de mort, ô Dupont ?

Dupont : Oui, Socrate. Par Zeus, entends-le !

Socrate : Que fais-tu des criminels de guerre nazis, des tortionnaires de la Gestapo, des commandants de camps de concentration, de tous ces braves SS qui ont des milliers de morts sur la conscience ? D'après toi, les Israéliens ont eu tort de pendre Eichmann ?

Dupont : Les criminels de guerre, ce n'est pas pareil.

Socrate : Quoi, Dupont, n'es-tu pas partisan de l'abolition de la peine de mort ?

Dupont : Arrière sophiste ! Tu sais très bien que les criminels de guerre sont un cas à part. D'ailleurs, ils ont tous été jugés.

Socrate : Tous ? Tu te moques de moi. Il y en a une quantité qui courent encore. Si, par extraordinaire, on les attrape, signeras-tu des pétitions pour qu'on ne les exécute pas ?

Dupont : Plutôt me couper la main.

Socrate : Je te comprends mal. S'il y a eu des névrosés, des malades, c'est bien les nazis. Ne fallait-il pas être fou pour tuer des gens par milliers parce qu'ils étaient juifs ou parce que votre supérieur hiérarchique vous en avait donné l'ordre ?

Dupont : Je suis impitoyable pour les crimes contre l'humanité.

Socrate : Bon. Je t'accorde les nazis. Passons à une autre catégorie de gentlemen. Les trafiquants de drogue. Imagine un monsieur qui a gagné quelques milliards en vendant de l'héroïne. À cause de lui, cinquante mille jeunes gens et jeunes filles sont devenus des épaves lamentables et mourront avant d'atteindre la quarantaine. Est-ce que tu tues cet homme-là, ou est-ce que tu te contentes de lui coller dix ans de prison, ce qui, avec les remises de peine, les amnisties, les libérations anticipées pour bonne conduite, se ramène à quatre ans et trois mois ? Ne te presse pas de répondre : j'ai tout mon temps. »

Ce que Jean Dutourd exprime ici, bien des gens le pensent. Mais là où la peine de mort n'a pas été supprimée ou n'est pas appliquée, on la remplace par l'emprisonnement pour un temps plus ou moins long et dans des conditions que l'on n'a jamais connues dans le passé. Théoriquement,

c'est bien, mais si j'avais à voter pour ou contre l'exécution capitale, je serais vraiment bien embarrassé de me prononcer. On nous dit que la peine de mort est une vengeance de la société, qu'elle est un vestige bien cruel d'un passé lointain, qu'elle ne règle rien : le criminel étant un malade qu'il faut traiter, etc. Par ailleurs, que de délits graves laisse-t-on à peu près impunis en raisonnant ainsi. Devant la logique de Socrate, imaginée par lui, il est vrai, Jean Dutourd a voulu montrer les contradictions de Monsieur Dupont et les nôtres.



144

23 mars

Après le déjeuner à Biot, Jean Homet nous a amenés du côté des Gorges du loup. L'éclairage était magnifique et le paysage splendide.

Mais comme la saison est en retard ! C'était le printemps il y a quelques jours mais, sauf les fleurs transplantées dans les jardins de la ville, nous n'avons vu jusqu'ici que quelques rosiers grimpants, là où ils sont assez exposés au soleil pour fleurir.



Une de nos amies assiste au règlement de la succession de son mari. Elle est entourée du fils, des filles et de leurs époux. On se croirait pris dans une intrigue imaginée par François Mauriac comme dans *Nœud de Vipères*. Je croyais que le romancier avait exagéré l'atmosphère qui pouvait régner dans la famille, au moment du partage des biens. Pas du tout, me dit ***, dans ma carrière de notaire, j'ai assisté à des scènes semblables. Quand l'intérêt est déchaîné, il ne reste plus rien des sentiments qu'on exprimait avec tant de chaleur, quelque temps auparavant.



Je lui rappelais que la succession de mon père s'était réglée facilement en procédant comme nous l'avions fait : chacun des petits-enfants choisissant, par ordre d'âge et par rotation, ce qu'il désirait. C'est assez rare qu'il en soit ainsi, me dit *** à qui une longue carrière d'homme de loi a enlevé bien des illusions.



Le Shah d'Iran est forcé de quitter Panama pour éviter qu'on le livre à ses anciens sujets qui le réclament pour le juger et le mettre à mort. On l'accueille en Égypte, en souvenir des services qu'il a rendus au pays dans des moments difficiles. Quelle pitié que cette haine qui poursuit un homme à travers le monde, d'hôpital en clinique, car si l'on en croit les journalistes, il lutte contre le cancer. Du Texas au Mexique, de Panama à l'Égypte, il va d'un centre hospitalier à l'autre. Et pendant ce temps, les otages américains en Iran passent d'un espoir de libération à une quasi

certitude de ne pas sortir du pays avant longtemps. Quelle humiliation pour les États-Unis, qui doivent s'incliner devant le chantage de l'Iran. Un jour, ce sont des étudiants qui disent « non » à la libération ; un autre jour, c'est l'Ayatollah Khomeiny qui décide de confier à la Chambre nouvellement élue le soin de les libérer. Mais il n'est pas sûr que la Chambre ait également le droit de siéger, puisqu'on prétend que des irrégularités ont été commises au moment des élections. On a l'impression de ne pouvoir en sortir tant la mauvaise volonté est évidente. Et pendant ce temps, deux flottes puissantes se surveillent dans le Golfe Persique, en attendant que l'une se décide d'attaquer l'autre. On a l'impression pénible que Bertrand de Jouvenel signale dans son *Voyageur dans le siècle*, à propos de la S.D.N., qu'irrespectueusement on appelait aussi la *Société des Niais* et non des Nations. Elle était l'œuvre gâchée de Woodrow Wilson, de Lloyd George et de Clémenceau. Le président Wilson l'avait souhaitée, voulue mais, après avoir poussé de toutes ses forces à sa réalisation, il avait dû s'incliner devant l'attitude négative du parlement.

145

Société des Nations et Organisation des Nations-Unies, quelle impuissance elles révèlent dans l'action ! Je simplifie. Assurément ! Mais comment ne pas le faire devant une inaction quasi totale, quand les intérêts des grandes puissances sont en jeu ?

26 mars

Alain Decaux racontait hier l'histoire de Conrad Kilian, qui aurait voulu donner à son pays dès 1949 les ressources pétrolières de l'actuelle Lybie. La France les laissa aller aux grandes sociétés américaines et anglaises, avec une grande insouciance. Par la suite, on se rendit compte que l'Europe tirait de cette région près de cinquante pour cent de ses approvisionnements.

Decaux a bien présenté son sujet hier soir à Antenne 2. Je l'ai noté déjà, il a une extraordinaire présence à la télévision. Je faisais remarquer à Germaine comment il procédait par de légères pauses ou par un arrêt de quelques secondes, quand il voulait souligner quelque chose. Lit-il un texte placé devant lui ? Improvise-t-il sur des thèmes appris par cœur, qui lui servent de jalons ? Il est bien difficile de le dire, à moins d'être à côté de lui dans la cabine du poste. Édouard Montpetit improvisait admirablement, mais sur un canevas préparé la veille.

Je me rappelle avoir assisté à côté de lui à la mise en ordre de ses idées, à Paris en 1922, alors que nous y passions au retour de la Hollande et de Gênes, à l'occasion des conférences internationales de La Haye et de Gênes.

Au C.U.M., quelques heures plus tôt, le doyen de la faculté de droit et de sciences économiques de Nice avait décrit l'extraordinaire effort fait par la Corée du nord, face à celle du sud. Les gens du nord ne veulent

pas de l'intervention des grandes puissances. Et c'est ainsi que, quoiqu'ils soient seuls, isolés, ils ont su bâtir l'économie de leur pays. Dans leurs affaires, ils s'opposent aussi bien à l'intrusion de la Russie, de la Chine, leurs puissants voisins, que des États-Unis. Ils veulent créer une civilisation coréenne de toute pièce. Grâce à cet esprit, à leur sens national, à un énorme effort collectif aussi bien qu'individuel, ils ont donné un exemple au monde, affirme le conférencier.

146

De la part d'un universitaire, j'aurais souhaité une analyse un peu plus critique. Il donne l'impression de répéter ce qu'on lui a dit, au cours d'un voyage bien rapide. On est allé, a-t-il souligné, jusqu'à vouloir créer une industrie du matériel agricole. Une fois le premier appareil prêt à fonctionner, on a invité le président de la République à assister au lancement. Malheureusement, si le tracteur reculait, il était impossible de le faire avancer. C'est à peu près l'unique critique faite par le conférencier. Il est vrai qu'il avait devant lui les représentants officiels du pays dont il nous faisait l'éloge sans la moindre restriction, sans la moindre nuance. Tout étant bien dans le meilleur des mondes.

Après une heure et vingt, j'ai quitté la salle. Je n'étais pas venu entendre la critique amère d'un système politique que je n'aime pas, mais j'avoue en toute simplicité que je ne m'attendais pas à un éloge sans ombres, avec en regard des histoires de guerre où la Corée du sud et les Américains jouaient un rôle pénible. Le conférencier aurait pu facilement faire valoir l'énorme effort de la nation et ses résultats depuis quatorze ans, sans aller jusqu'à une propagande indiquant une bien étonnante absence d'esprit critique chez un intellectuel de ce rang et de cette qualité.

Comme est pénible cet esprit de parti qui ne veut pas en sortir et qui n'est pas prêt à réfléchir sur le bien-fondé des mesures et des résultats qu'on lui présente.



Jean Dutourd a une remarque assez amusante à propos des enfants et de leur aptitude à aller d'instinct vers le plus faible de ses parents : « Les enfants s'avisent très tôt que l'on ne règne bien que sur des empires divisés », note-t-il.

De notre côté, Germaine et moi avons constaté que nos enfants se tournaient d'abord vers celui qui, selon eux, céderait le plus vite. Je l'ai signalé dans *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*, je crois. Nous faisons front commun devant la marmaille. Nous avons compris ce jeu du plus faible, pratiqué par de petits êtres que l'instinct guide admirablement.



Lu dans *Le Point* un article sur le Canada qui m'a fait sursauter. On y invite le lecteur à venir dans cet immense pays qu'est le nôtre, mais en

le tutoyant. S'il est une chose déplaisante, c'est bien d'agir ainsi au Canada, dans la publicité. Quand on emploie le même procédé en Europe, on fait à mon avis une erreur grave. Je ne comprends pas qu'esprit cultivé et homme de bonnes manières, notre ambassadeur accepte qu'on agisse ainsi et même qu'on prenne la précaution de fournir au touriste un vocabulaire pour lui permettre de comprendre les francophones qu'il rencontrera dans l'est du pays. Qu'on en juge par cet extrait : « (Voici) quelques expressions en joul pour ne pas te sentir dépaysé en débarquant dans la belle province. Une usine, c'est un moulin ; un sot, c'est un nono ; un soutien-gorge, c'est une brassière ; avoir le cafard, c'est avoir les bleus ; la fumée, c'est la boucane ; être enceinte, c'est être en famille ». Que cela se dise dans un certain milieu, il n'y a pas à le nier, mais les gens qui s'expriment ainsi ne sont pas ceux que fréquentent les touristes qu'on cherche à attirer dans notre pays. On ne devrait pas avoir à le rappeler à l'Office de tourisme du Canada, à qui un pareil article a dû coûter très cher. Pas plus qu'on ne songerait à dire au touriste canadien : « Voici un certain nombre d'expressions d'argot que vous devez connaître, car c'est ainsi que les Français s'expriment ».

147

~

Récemment, *Le Canard enchaîné* a été extrêmement dur pour Georges Marchais. Il est vrai que celui-ci avait déclaré en un moment d'enthousiasme que le parti communiste était le seul à protéger les droits de l'homme dans le monde. Il faut être bien culotté pour affirmer une chose pareille. Il faut dire que de *culot*, Marchais ne manque pas.

~

27 mars

Jacques a prononcé son discours sur le budget à l'Assemblée nationale le 25. Dès le lendemain, nous l'avons rejoint au téléphone. Il semble que le discours ait été bien accueilli, même si on a reproché au ministre ses prévisions déficitaires. Mais que faire devant les engagements pris par le présent gouvernement et par ses prédécesseurs, les taux d'intérêt qui ne cessent de monter, les exigences des syndicats qui veulent leur part de *l'enrichissement collectif* ou, tout au moins, des salaires qui suivent ou dépassent la marche de l'inflation, tout en gardant une certaine marge de manœuvre ?

~

47.4% des gens se déclarent favorables au « oui » et 43% au « non », d'après un sondage qui a fait suite à la discussion engagée récemment à l'Assemblée nationale au sujet du référendum. C'est ce que m'annonce triomphalement notre délégué général à Paris. Et il ajoute : « Chez les Canadiens français, 50% se déclarent pour le « oui » et 35% pour le « non ».

Dans quelle mesure un représentant officiel doit-il se faire le propagandiste du gouvernement qui le nomme ? La question se posera sûrement à l'occasion du référendum. *** est l'ami intime du premier ministre du Québec. Il est certain d'être le premier renvoyé, si le gouvernement était défait. Mais le sera-t-il ?

Son prédécesseur s'était refusé à toute propagande d'ordre politique, nous a-t-on dit. C'est lui, sans doute, qui avait raison. La situation est délicate, car ce que le délégué général représente, c'est la province et non le parti.

148

Autre situation bien étonnante dans un monde bouleversé, il est vrai. Le gouvernement anglais suit les États-Unis dans ses protestations contre un envoi de troupe russe en Afghanistan. Ceux-ci vont même jusqu'à menacer l'U.R.S.S. de ne pas prendre part aux jeux olympiques. Ils défendent également l'exportation de blé en Russie. L'attitude de l'Angleterre est non moins catégorique, comme à l'accoutumée, depuis que Madame Thatcher a commencé de diriger le parti et le gouvernement. Or, on apprend ce matin que le comité olympique britannique enverra ses athlètes à Moscou, malgré l'opposition du gouvernement. Il y a là une attitude assez étonnante qui indique deux points de vue différents. L'un de caractère politique et l'autre de nature strictement privée : le sport, pour ce dernier groupe, ne devant tenir compte que de la compétition individuelle et collective au cours des jeux. Assez imprudemment, la politique fait intervenir des arguments de portée bien différente, à une époque où leur valeur a beaucoup diminué.

*** est le type même de l'entrepreneur audacieux. Il vient de mourir à cinquante-trois ans, victime d'une congestion cérébrale. Il y a quelques années, il avait eu l'idée de réunir des capitaux recueillis parmi les petites gens pour les mettre ensuite à la disposition de la petite et de la moyenne entreprise, comme d'autres le faisaient, mais à un niveau plus élevé et avec des moyens différents. Son projet avait réussi. Après une dizaine d'années, sa société de caractère à la fois coopératif et capitaliste avait réuni un actif d'un milliard trois cent millions de dollars. L'effort était méritoire, la pensée généreuse dans une société où l'on ne s'était guère préoccupé jusque-là des gens à moyens limités.

L'effort physique était trop grand, la tension trop forte pour un organisme humain. Serait-ce que *** avait une faiblesse de ce côté ou que l'effort a vraiment été excessif pour un seul homme ? Il faut espérer que *** ait laissé derrière lui une équipe capable de poursuivre son œuvre. La continuité, c'est en effet le problème de ces bâtisseurs qui, s'ils ont beaucoup de dynamisme, ne conçoivent pas toujours la collaboration avec

d'autres. Trop souvent, ils acceptent toutes les responsabilités sans songer à préparer l'équipe. Ils ne veulent pas se rappeler que le succès durable ne peut être la chose d'un seul homme qui, un jour ou l'autre, ploiera sous le fardeau.



Je voudrais faire lire ces propos à certains. Si eux se préoccupent de former une équipe, peut-être acceptent-ils trop souvent de donner un effort hors de proportion de leur résistance physique. Ils sont poussés par un grand désir de créer, de trouver des solutions nouvelles, d'agir. Ce qu'ils font, ils le font bien, mais peut-être à la longue dépasseront-ils la résistance humaine s'ils continuent à cette allure. Ce n'est pas à quarante ou à cinquante ans qu'on craint l'effort, mais le cas de *** vient rappeler qu'à l'initiative individuelle, il y a certaines bornes qu'on ne peut dépasser.

149



En relisant le *Voyage de Patrice Périot* de Georges Duhamel, je pensais à notre amie Thérèse Casgrain qui, autrefois, tentait de nous faire signer des requêtes pour sauver la tête de tel ou tel homme politique, de tel espion notoire ou de tel personnage accusé d'espionnage, à l'époque où le sénateur McCarthy conduisait la chasse aux sorcières aux États-Unis. Germaine et moi nous y refusions parce qu'avant d'apposer notre signature au bas de quoi que ce soit, nous voulions connaître les faits. Très généreux, Patrice Périot acceptait de signer à peu près tout, parce qu'il espérait ainsi sauver un innocent. Un jour, cependant, son nom se trouva parmi ceux qui demandaient la libération de deux étrangers accusés d'espionnage. Or, après enquête, on découvrit qu'ils n'avaient jamais existé. Périot et notre amie Thérèse étaient partisans de la paix à tout prix. Et c'est pourquoi il faut s'incliner devant leur générosité sans la partager pour des causes que l'on connaît peu ou guère.

Patrice Périot donne à ses interventions répétées une justification qui est très belle et qu'aimerait sûrement notre amie, poussée elle-même par un sentiment d'humanité. « Je signerais par horreur de la cruauté universelle », s'écrit Périot à un moment donné. Cela seul me ferait aimer son personnage, que Germaine, avec son bon sens ordinaire, trouve un peu dépassé, naïf parfois.



Avant mon départ, le docteur *** me disait : « Je vous ai opéré à quatre-vingts ans, mais je viens d'en faire autant pour une religieuse âgée de quatre-vingt-quinze ans ». On ne devait évidemment pas la laisser mourir mais, à son âge, comment a-t-elle pu s'en sortir ? On la guérira du mal dont elle souffrait, mais ne la plongera-t-on pas, à un âge aussi avancé, dans un état de faiblesse qui ne peut que la rapprocher tout autant et aussi vite de la mort ? Comment résister à l'anesthésie, quand la vie ne tient qu'à un fil ?

Ne pense plus à toi et à tes *bobos*, me conseille Germaine avec son bon sens ordinaire. Viens plutôt admirer avec moi le soleil, la nature, la mer que tu aimes tant. Elle a raison, une fois de plus.



150

J'ai dit à Jacques Brillant que j'avais lu son livre sur la Gaspésie. Cela lui a fait plaisir, je crois, car il m'a écrit aussitôt pour me dire qu'à son retour d'Égypte, où il se rend avec son fils, il me fera signe. J'aimerais le voir car, homme cultivé, il a su créer autour de lui à Monaco un cadre et une atmosphère d'un goût excellent. Il partage son temps entre ses occupations en Europe et ses préoccupations au Canada. Très riche, son père lui a donné une forte somme de son vivant. Il a fait fructifier son avoir — ce qui n'est pas toujours facile ; il a écrit et surtout il a organisé sa vie comme il l'entendait : deuxième génération d'une souche bourgeoise. Celle-ci se rattache à de vieilles familles de la rivière Ouelle, qui ont compté des hommes intelligents, cultivés, intègres.

J. B. habite Monaco. Il est de l'Ordre de Malte, mais il reste aussi attaché au Québec par ses origines, sa famille, ses livres et ses meubles canadiens logés parmi d'autres d'ici. Tout cela fait bon ménage au dix-septième étage d'un grand immeuble où le mètre carré vaudra sans doute son pesant d'or dès que le métal précieux aura repris sa valeur d'antan. *Antan* voulant dire l'année précédente et non uniquement d'autrefois, comme trop souvent on est tenté de le croire.



Il y a deux ans ou à peu près, un savant professeur d'économie avait dit au C.U.M. : « Vous avez gardé la valeur de votre or en thésaurisant. Mais ne croyez pas que vous auriez raison de tableur sur l'or pour vous enrichir davantage ». S'il avait tort puisque la valeur de l'or a depuis dépassé \$800 l'once, après avoir été longtemps à \$35, on a assisté récemment à des fluctuations cauchemardesques pour ceux qui, après avoir payé le prix maximum, ont vu leur pécule tomber à \$500. En ont souffert aussi bien les petits investisseurs qui, à Montréal, faisaient la queue pour acheter ou vendre le métal précieux sous toutes ses formes, que ceux qui, riches ou pauvres, ont payé l'once entre \$500 et \$800.

Les Européens connaissent les méfaits de l'inflation. Nous, d'Amérique, les avons ignorés jusqu'au moment où nous nous sommes précipités dans la course au métal précieux ou à la valeur immobilière.

Pour ma part, si j'ai réussi mes affaires, j'ai raté l'une et l'autre opérations (l'or et l'immeuble), qui m'auraient permis de faire face à l'inflation. Et pourtant, ce ne sont pas les conseils qui m'ont été épargnés.



En mer du Nord, une plate-forme-hôtel s'est engloutie au large du Danemark, entraînant dans la mort un nombre considérable d'ouvriers et de cadres qui y étaient logés. « Nous avons bâti un outil de forage. Sans nous consulter, on l'a transformé en hôtel pour le personnel, a dit le constructeur. Nous ne pouvons encore déceler la cause du désastre, qui a eu lieu au cours d'une tempête en mer du Nord, avec des vagues de dix mètres de hauteur ».

C'est un autre tribut payé au pétrole, à sa recherche et à son extraction à n'importe quel prix.



À Montréal, mon petit-fils Éric nous avait conseillé un film américain qu'il avait vu dans un cinéma de quartier. Comme nous nous plaignions de l'indigence du cinéma américain, il nous avait dit : « Voyez *Kramer vs Kramer* ». Le film étant à l'affiche du Concorde I, nous y sommes allés hier après-midi, Germaine et moi. Éric avait raison. Il y a là une œuvre simple, belle : la lutte engagée entre mari et femme pour la garde de l'enfant au cours d'un procès pour divorce. Rien n'est plus pénible que ces reproches faits par l'un et par l'autre des époux. Sans aucune honte, ni retenue, ils étalent devant le juge les turpitudes de leur mariage, sous la direction d'un avocat qui n'hésite devant aucun détail. Les époux Kramer n'y manquent pas, mais avec une grande simplicité, sans détails crapuleux, cependant. Tout sonne vrai dans cette affabulation : les faits, les conséquences, les carrières bousculées, l'oppositon des parents qui veulent l'enfant, le ménage brisé, la vie qui reprend et surtout l'enfant bousculé qui s'adapte, mais a souvent un très gros chagrin. Comme il n'est pas facile de jouer ainsi et d'être aussi près de la vie !

151

Les Kramer nous ont rappelé d'autres difficultés conjugales qui nous avaient laissés bien peinés, meurtris même, il y a une dizaine d'années.



Dans l'autre salle, on montre *L'Avare*, de Molière, dont le rôle est tenu par Louis de Funès. Est-ce ce mélange de pitrerie et de passion que Molière a voulu ? Funès paraît succomber trop souvent à son goût de la farce. Molière a voulu souligner les défauts ou les vices de son époque, mais a-t-il recherché un comique aussi poussé, un jeu aussi peu nuancé ? Je verrai le film, comme à Montréal Germaine et moi avons été voir le *Molière* dont on nous disait beaucoup de bien et du mal aussi, à cause de ses longueurs : le film dure quatre heures. C'est bien long pour faire passer un message, celui de Molière.

Miséreux, puis appuyé par le Roi, mais souvent malheureux parce que ses amours ne sont pas partagées, celui-ci était le grand témoin de son époque. Souvent, la cabale des dévots le heurtait de plein fouet. Il faut dire qu'il ne ménageait lui-même rien, ni personne.

À *Apostrophes*, hier soir, on discutait des mérites de trois livres : l'un sur François Mauriac, l'autre sur Joseph Caillaux et le dernier sur le Roi Dagobert et son ministre, le grand saint Éloi : trois personnages bien différents, mais présentés avec beaucoup d'intérêt par leurs auteurs. L'animateur Bernard Pivot était à son mieux. Se trouvant devant des écrivains de qualité, il contribuait à créer une atmosphère agréable. Les uns et les autres de ces auteurs prenaient part à la discussion des œuvres présentées par l'animateur.

Plus près de nous, Caillaux et Mauriac nous permettaient de revivre des époques et des événements auxquels nous avons assisté de loin, sans toujours comprendre ce que les deux hommes étaient vraiment. Un journaliste du *Monde* et un historien nous les ont présentés, pendant l'heure, avec leurs qualités, leurs défauts et leur extraordinaire vitalité intellectuelle.

Dagobert, paraît-il, souffrait d'entérite. En se rhabillant en hâte, un jour, le roi aurait mis sa culotte à l'envers. Ce serait l'origine de l'avis que lui donne son ministre, saint Éloi, d'après la chanson. Suivant son biographe de ce soir, il aurait été un grand roi qui, en dix ans, aurait fait beaucoup pour rétablir l'autorité et l'ordre dans l'économie de son pays. Puis, il mourut ; empoisonné peut-être.

En écoutant les trois écrivains, hôtes de Bernard Pivot, je pensais à Denis-Benjamin Viger que j'ai cherché à comprendre, mais pas toujours à justifier. Dans une biographie, il faut éviter d'avoir réponse à tout et de vouloir toujours donner raison à son personnage. Viger a vécu dans son temps ; il a agi dans des circonstances données, mais j'ai évité soigneusement de lui donner raison ou tort nécessairement. Il faut essayer de créer l'atmosphère dans laquelle son personnage a vécu, d'apporter des faits qui permettent au lecteur de juger lui-même.

Mon livre paraîtra à l'automne. On en commencera la composition dès que j'aurai signé le contrat dans lequel, à nouveau, j'abandonnerai tous mes droits en échange d'un plat de lentilles. Le contrat a été mis à la poste, m'a-t-on dit, mais de Nice, comme sœur Anne, je n'ai encore rien vu venir. Quand les postes canadiennes ne sont pas en grève — même de zèle — le courrier est retenu en France dans un des multiples centres de triage. Au point qu'il faut compter de dix à dix-sept jours pour recevoir une lettre envoyée par avion.

30 mars

Au cours d'une longue et bien agréable conversation avec les ***, nous avons parlé de la radio au Québec et de la Société Radio-Canada. Pendant quelques années, lui a été directeur du poste de Québec, à une

époque où celui-ci était installé au Château Frontenac dans quelques pièces du rez-de-chaussée. C'était sinon un moment héroïque, du moins celui où débutaient à la radio des gens assez prestigieux. Leurs émissions étaient destinées soit à la région, soit à l'ensemble du réseau. Avec nos amis, nous rappelions les programmes qui réunissaient Philippe Panneton, Louis Francœur, Louis Bourgouin, Roméo Boucher et certains jeunes professeurs à l'étonnante mémoire, presque encyclopédique ; auxquels ont succédé les concours entre régions et villes. Et puis, ces interviews imaginaires qui donnaient lieu à des quiproquos bien amusants. Et aussi Radio-Collège, avec ses maîtres consciencieux et diserts.

Je disais aux *** que Radio-Canada avait fortement contribué à améliorer la qualité de la langue parlée, grâce au prestige et à l'attrait des ondes nouvelles et à la qualité de ceux qui participaient aux émissions. Radio-Collège, à ce point de vue, a fait beaucoup.

153

À un moment donné, nos hôtes ont évoqué le souvenir de René Lévesque promis à une carrière politique, tumultueuse et féconde. Après avoir abandonné ses études de droit, l'ex-étudiant vint offrir ses services au poste de Québec. Immédiatement, on engagea ce jeune homme intelligent, curieux, cultivé qui, non seulement s'exprimait bien à la radio, mais préparait lui-même des textes originaux, parfois très amusants, moqueurs, car il saisissait rapidement le ridicule de certaines gens ou de certaines situations. On le laissait faire pourvu qu'à l'avance — c'est-à-dire souvent à l'avant-dernière minute — l'on sût à peu près ce qu'il allait dire.